



THÉÂTRE

# HAPPY BIRTHDAY SAM!

Quentin Laugier  
Alexis Moati

**HAPPY BIRTHDAY SAM !**  
Quentin Laugier / Alexis Moati



# HAPPY BIRTHDAY SAM !

Un projet de la Compagnie Vol Plané  
Mise en scène Alexis Moati  
Texte Quentin Laugier  
Avec Carole Costantini, Pierre Laneyrie, Lucas Lemaire, Chloé Martinon, Alexis Moati, Léopold Moati  
Scénographe Thibaut Van Craenenbroeck  
Assistanat à la mise en scène Thibault Pasquier  
Costumes Aude-Claire Amédéo assistée de Laure Ugheto  
Lumières Pascale Bongiovanni  
Création musicale Léna Chambouleyron  
Création sonore Josef Amerveil  
Régie son Marie-Pascale Bertrand  
Régie générale - plateau Manu Buttner  
Régie lumière Sébastien Sivade  
Construction du décor Atelier de la MCB°Maison de la Culture de Bourges, Scène nationale

Production déléguée Espace des Arts, Scène nationale Chalon-sur-Saône  
Une production Espace des Arts, Scène nationale Chalon-sur-Saône / Cie Vol Plané / Coproductions La Gare Franche, maison d'artistes et curiosités / Le Merlan, Scène nationale de Marseille / Théâtres en Dracénie, Scène conventionnée dès l'enfance et pour la danse, Pôle régional de développement culturel / Le Pôle Arts de la Scène - Friche la Belle de Mai / Avec le soutien du Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques / D.R.A.C. et Région Provence-Alpes-Côte d'Azur

Photos © JULIEN PIFFAUT

## TOURNÉE 2019/2020

**Théâtre de Chatillon**  
18 octobre 2019

**MCB°Maison de la Culture, Scène nationale de Bourges**  
5 et 6 mai 2020

## TOURNÉE 2018/2019

**CRÉATION**  
Espace des Arts, Scène nationale Chalon-sur-Saône  
28 et 29 sept., 2 et 3 oct. 2018

**Le Merlan, Scène nationale de Marseille**  
17 et 18 octobre 2018

**Théâtres en Dracénie, Draguignan**  
13 novembre 2018

**Théâtre national de Nice, Centre dramatique national Nice Côte d'Azur**  
12 et 13 mars 2019  
**Théâtre La Passerelle, Scène nationale des Alpes du Sud, Gap** 15 mars 2019

**Le Bois de l'Aune, Aix-en-Provence**  
7 et 8 mars 2019

## CONTACTS

Espace des Arts, SN Chalon-sur-Saône

**Philippe Buquet**  
Directeur  
03 85 42 52 00

**Nicolas Royer**  
Directeur adjoint / administrateur  
nicolas.royer@espace-des-arts.com  
03 85 42 52 23 | 06 13 61 17 54

**Florent Sevestre**  
Administrateur de production  
florent.sevestre@espace-des-arts.com  
03 85 42 52 04 | 06 66 20 48 08

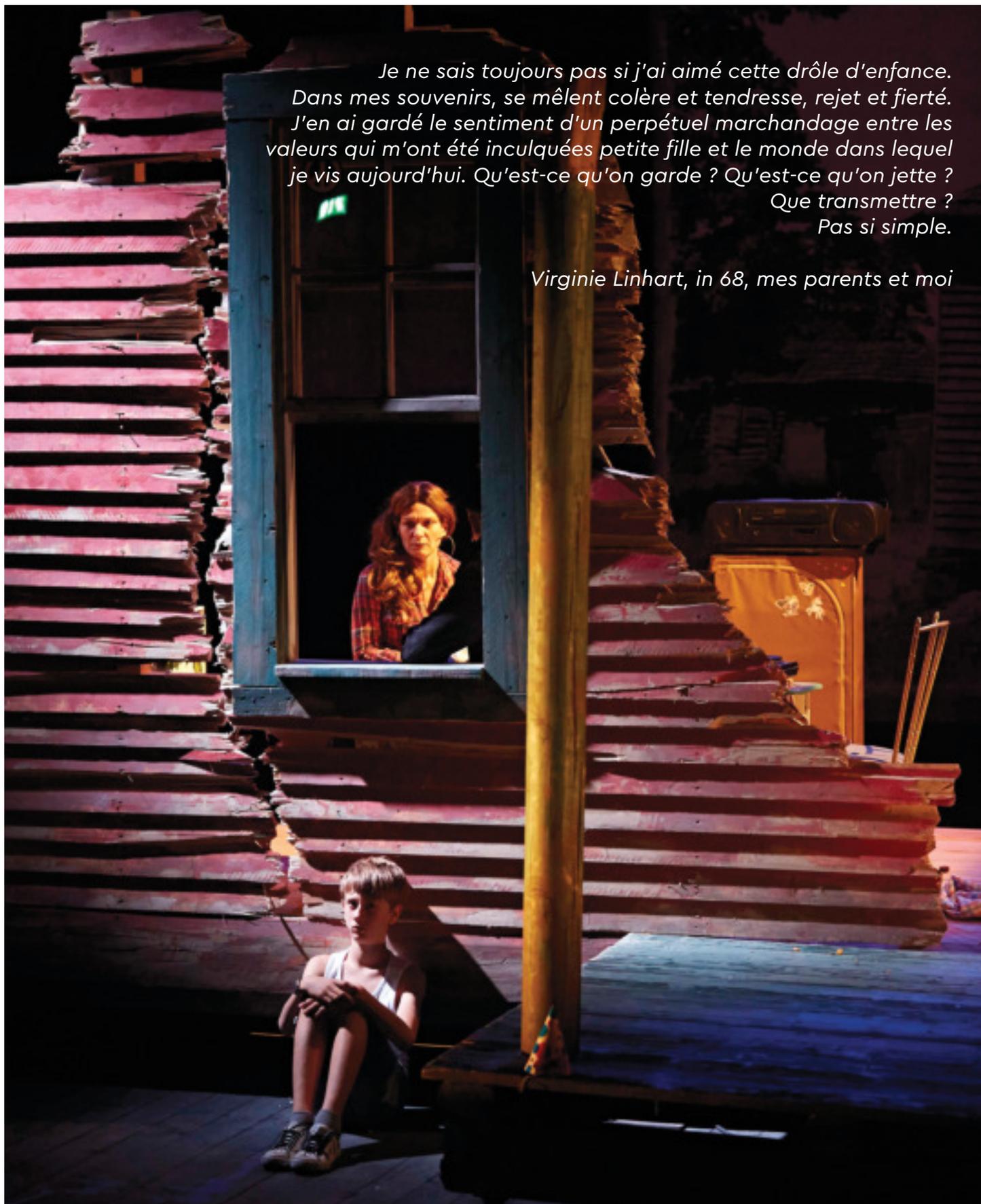
**Dirk Korell**  
Diffusion  
diffusion@vol-plane.com  
06 85 43 55 67

**HAPPY BIRTHDAY SAM !**  
Quentin Laugier / Alexis Moati

**ESPACE DES ARTS**  
Scène nationale Chalon-sur-Saône

*Je ne sais toujours pas si j'ai aimé cette drôle d'enfance.  
Dans mes souvenirs, se mêlent colère et tendresse, rejet et fierté.  
J'en ai gardé le sentiment d'un perpétuel marchandage entre les  
valeurs qui m'ont été inculquées petite fille et le monde dans lequel  
je vis aujourd'hui. Qu'est-ce qu'on garde ? Qu'est-ce qu'on jette ?  
Que transmettre ?  
Pas si simple.*

*Virginie Linhart, in 68, mes parents et moi*



## **PRÉFACE**

« Au tout départ il y a un sentiment confus, comme si on cherchait sa place dans une époque.  
À quoi suis-je destiné ? Quel est mon rôle ? À quoi pourrais-je être bien utile ?

Comme si on était hanté par le pressentiment d'un secret merveilleux.

Je dois dire que même si on grandit, même si on feint l'adulte, il reste cette attente. Cela devient même un moteur. Seuls quelques moments, où tout s'emboîte parfaitement, où le monde a un sens, nous font entrevoir une partie du puzzle.

Longtemps nous croyons que nos parents connaissent ce secret, qu'ils attendent juste le bon moment pour nous le révéler ; nous attendons donc... un mot, un regard.

Quand je pense à ma famille, je pense à ce film : *Running on empty* de Sidney Lumet.

En français : « À bout de course ». Mais on pourrait dire aussi, littéralement : « Tourner à vide ».

J'y pense parce que souvent il y a l'idée que l'on se fait de la famille et puis il y a la famille réelle. Il y a ce que nous imaginons que nos parents désirent de nous et la réalité. Il y a ce que l'on croit transmettre et ce que l'on transmet véritablement.

Je revois la dernière scène du film. Après une nouvelle alerte, la famille Pope, famille d'activiste de la gauche américaine anti guerre du Vietnam, en cavale (ils sont recherchés par le FBI), doit quitter son logement. On voit Danny, le fils, arriver en vélo, se dépêchant pour partir avec ses parents malgré son désir de rester. Contre toute attente le père dit à son fils de remonter sur son vélo : maintenant il doit continuer seul, il doit les quitter pour rentrer à la Juilliard School et étudier le piano. Le père s'adresse à Danny et lui dit :

« On t'aime tous.

Maintenant, vas-y, c'est à toi de jouer !

Ta mère et moi, on aura essayé, ne laisse personne te dire le contraire. »

Je suis intimement convaincu que Danny va continuer la lutte de ses parents... à sa façon, avec un piano. Le retrait du père permet la transmission.

Je n'ai pas connu les activistes pacifistes américains mais je suis né en 1970, je suis un enfant de 1968.

Je suis le fils d'une génération qui a voulu changer le monde.

Il me paraît intéressant de retourner fouiller dans la jeunesse de nos parents en regardant cette histoire du point de vue des enfants qui ont été aussi façonnés par cette période. »

Alexis Moati, octobre 2016.

**HAPPY BIRTHDAY SAM !**  
Quentin Laugier / Alexis Moati

Qu'est-ce qui est juste ?  
Quand est-ce qu'on est vrai ?  
Qu'est-ce que tricher ?  
Jusqu'où aller ?



## **HAPPY BIRTHDAY SAM !**

Le projet *Happy birthday Sam !* cherche à observer la famille comme lieu de construction de l'identité : que fait-on de ce que l'on nous transmet et que nous ne choisissons pas ? Qu'est-ce qui se poursuit à travers nous ? Malgré nous ?

Trente ans après le film de Sidney Lumet, cinquante ans après mai 68, Alexis Moati interroge les rapports de l'intime au social et au politique.

Quels regards, objectifs ou fantasmés, posent les quarantennaires d'aujourd'hui sur leur parents, leurs engagements, les événements ? Qu'est-ce que des gens qui ont rêvé de changer le monde ont fait de leurs enfants ? Qu'est-ce que ces enfants font de leurs parents et de leur passé ? Que transmettront-ils à leur tour ?

Quentin Laugier, distingué en 2016 par Artcéna pour son premier texte, écrit le texte original qui servira de support à la mise en scène. Ce jeune auteur de vingt-sept ans rencontre pleinement le travail de la compagnie, avec une écriture proche du cinéma et de ce que l'on pourrait nommer l'écriture « post-séries », pleine d'humour et de décalage, mêlant grotesque et érudition, intime et politique.

Après avoir expérimenté l'écriture de plateau, Alexis Moati a ainsi souhaité travailler avec Quentin Laugier pour se confronter à une écriture contemporaine offrant une structure moderne au récit, composée de flash back et de flash forward.

*Happy birthday Sam !* porte à la scène l'histoire de deux frères, l'un pianiste reconnu, l'autre marginal hypermnésique qui se retrouvent à la lumière du décès prochain de leur mère, ancienne militante d'extrême gauche recherchée toute sa vie par le gouvernement de son pays. Dans un décor qui sera la mémoire des traces du bonheur familial mais aussi celui du crime ineffaçable des parents, la fratrie se confrontera à la disparition d'une génération faite d'utopie et se questionnera sur ce qui reste à transmettre à ceux qui viennent après et qui ont encore tout à construire. Une radiographie sans œillère de la cellule familiale qui tentera de dessiner les contours d'une famille dans tout ce qu'elle a de plus beau, banal, cruel et parfois, aussi, inexplicable.



## **NOTE D'INTENTION DE MISE EN SCÈNE**

« Le projet *Happy Birthday Sam !* a commencé il y a deux ans maintenant. Mes premières questions se sont centrées autour de 4 thématiques essentielles pour moi : l'héritage, la place de la musique comme personnage, le militantisme et la lutte armée, le bonheur en famille. J'ai donc donné un cadre de recherche à l'équipe de Vol Plané avec les « free runs », des petites formes qui m'ont permis de plonger dans une époque, du début de l'escalade américaine au Vietnam, aux révoltes étudiantes, à l'invention du gauchisme, jusqu'aux désillusions de la fin des années 70.

L'espace que j'ai choisi est un huis clos, une maison sans les murs, effondrée ; cette maison ouverte aux quatre vents évoluera, se déplacera, comme un décor de cinéma. Un seul lieu mais qui aura une vie propre, qui bougera comme si le personnage principal de cette histoire de famille était la Maison ou une image de ce qui pourrait faire foyer. Elle traversera les époques, sera la Maison, la Famille, son essence.

Si le cinéma est d'abord un cadre, que se passe-t-il en dehors de celui-ci ? Le hors-champ sera traité. Je souhaite jouer sur ce que le spectateur va voir et aussi sur ce qu'il ne verra pas, et qu'il devra recomposer ; ce qu'il entendra et n'entendra pas. Dans cette maison, tout n'est pas à vue du public, il y a des murs derrière lesquels on peut voir par la grâce d'une fenêtre ou d'une porte ouverte. La famille qui y habite n'a pas d'intimité, tous les personnages peuvent entendre ce qui s'y passe. Les cloisons sont tellement fines que les enfants entendent les parents parler.

Quand je travaille sur une scénographie avec Thibault Van Craenenbroeck, nous réfléchissons d'abord sur le type de rapport au public que je cherche. Ici je voudrais que le public soit près de l'action, qu'il soit presque dans la maison. Je voudrais que chaque spectateur puisse choisir ce qu'il va regarder. Je voudrais que le dispositif scénique rappelle un plateau de tournage, que la lumière également soit une lumière cinéma.

À l'inverse des autres projets de la compagnie, un personnage que l'on verra enfant adolescent et adulte sera joué par trois acteurs différents. La direction d'acteur sera orientée vers un jeu de cinéma, c'est-à-dire réaliste.

Le texte de Quentin est construit comme une symphonie avec ouverture, premier mouvement, deuxième mouvement, troisième mouvement et final. Le travail musical sera cinématographique avec composition de thèmes pour les personnages principaux mais également avec des variations sur thème. Cette quête généalogique traversera les époques et le design sonore nous rappellera chaque époque représentée.

Je ne peux pas en dire plus pour le moment, je crois que je ne souhaite pas intellectualiser certaines choses qui sont au travail. »

Alexis Moati, octobre 2016.

## **NOTE DE L'AUTEUR**

### **« La famille, c'est la famille. » Quentin Laugier (octobre 2017)**

« C'est ce que on entend depuis toujours. C'est le genre de postulat tautologique que personne, jamais, ne remet en question.

On aime ses parents. Pour la plupart. Ses frères et sœurs aussi, si on en a.

On se définit en fonction de sa place dans la fratrie. Complices ou non, peu importe : c'est la famille. La famille, d'ailleurs, a des frontières mouvantes, on les agrandit ou on les resserre. Les grands-parents, les neveux, les cousins germains. Si on aime l'idée d'une communauté, les petits-cousins et les grands-oncles sont invités à rejoindre le cercle. Si les arrière-grands-parents sont encore vivants, on les inclut. On inclut rarement les morts : c'est les branches vivaces et visibles qui nous intéressent ici, les ramifications fourmillantes qui donnent un signe de bonne santé.

On participe à la vie de cette famille : anniversaires, naissances, décès, visites, accidents, repas dominicaux, fêtes religieuses, parfois à contrecœur mais on le fait : c'est pour la famille. On aime la question « D'où viens-tu ? ». Généralement, on y répond avec plaisir. Soudain, on devient tronc, on évoque les racines, celles qui plongent dans la terre et nous stabilisent. On ne les voit pas mais on sait qu'elles sont là. On évoque les origines algériennes de maman, le 100 % français de papa. On ne remonte que très peu au-delà des grands-parents, peut-être une génération avant, sans plus. Mais ici les morts sont inclus.

Être orphelin, c'est un drame terrible. Perdre son enfant c'est un drame terrible. Un enfant qui choisit de fuir sa famille pour se construire tout seul, c'est un drame terrible. Les familles sont les lieux des drames terribles.

Et au-delà de ça ? Si les liens du sang sont aussi sacrés c'est bien qu'il doit y avoir autre chose que : « La famille c'est la famille » qui sert à toutes les justifications. Non ? On le voit bien, dans nos révoltes adolescentes, quand on répond : « Et alors ? » à cette maxime que l'on sent comme une entrave plus que comme un appui, qu'ils ne savent pas quoi répondre, les grands, ceux qui savent. Ils ont les bas-joues qui s'affaissent, la lèvre inférieure qui tremblote, qui hache l'air pour tenter de saisir le mot juste sur cette vérité qu'ils n'ont jamais appris à remettre en question. Et puis même si on se révolte contre elle, tous les chemins y reviennent inéluctablement, à la famille.

Au-delà des commentaires « bateau » dont on nous repait les oreilles à longueur de journée, des silences maladroits qui s'installent pendant les repas interminables, de l'assistance systématique à ces personnes qui peuplent notre univers depuis si longtemps que l'on en oublie, parfois, qu'elles sont de simples êtres humains, au-delà de cet îlot qui parfois dérive seul et parfois se connecte au reste du monde, au-delà d'une lignée de personnes que l'on réduit à des cas d'étude sociologique ou à des mythes grecs : qu'est-ce que la famille ?

Cette question est une obsession pour moi depuis tout petit, moi qui ne me suis jamais vraiment senti en famille chez moi.

Par exemple, chez moi, on ne parle pas. C'est un peu comme un membre de la famille encombrant qui serait venu s'installer quelques jours et puis qui ne serait jamais parti. Il y a mes parents, mes frères, moi et le silence.

Seule ma mère parle, comble, communique, noie parfois et ses paroles rebondissent contre les murs ou se perdent quelque part dans la cuisine. Ma mère, enfant, a connu la guerre, celle d'Algérie, et n'a jamais cessé d'en parler depuis. Même à moi qui pourtant n'avais pas les oreilles assez prêtes pour entendre les récits de fuite d'un enfant qui ne comprenait pas les enjeux géopolitiques de l'époque.

J'ai la sensation d'avoir grandi avec elles, la guerre et ma mère. Ma mère fait partie de moi, la guerre fait partie d'elle donc de moi et de ce fait, la société, la politique, les névroses liées à l'abandon, le besoin de contrôle et mon investissement pour la défense des minorités. C'est ça l'éducation : l'incubation. C'est créer un monde dans un monde. C'est pour ça aussi que l'on dit cellule familiale. C'est le corps minuscule dont dépend la bonne marche du corps plus grand dont elle résulte.

Puisque la famille est un monde dans un monde, c'est un véritable travail de dissection qu'il convient d'effectuer ici.

Cellule. Nous chercherons à les décoder pour mieux en cerner le but.

Les personnages qui composent la famille Pope dans le film *À bout de course* de Sydney Lumet apparaissent comme étant les participants parfaits pour constituer la famille-témoin d'où partirait notre recherche.

Parfaits, déjà, parce que leur drame est profondément grec : dans les années 70, les parents Pope, pour protester contre la guerre au Vietnam, font exploser un laboratoire de fabrication de napalm aux États-Unis blessant grièvement le gardien des lieux. Ils deviennent fugitifs entraînant leurs enfants : Danny, né avant l'explosion et Harry, né pendant la fuite. Les enfants deviennent tributaires de la faute de leurs parents : l'émancipation devient impossible. La famille Pope a offensé les dieux qui régissent leur univers et ces dieux leur ont jeté une malédiction dont l'issue semble inéluctable.

Tout se déroule dans la société qui a pris place après mai 68 : un monde où l'on a tenté de remettre en cause la structure jusqu'alors rigide de la famille, un monde où la fuite est devenue une malédiction pour beaucoup, où l'illusion des frontières fait perdre à chacun la trace de ses origines à cause de la guerre, qui brouille les cartes sans relâche. Face à tout cela, les générations post-68 cherchent un moyen de renouer avec un but, un sens, une étincelle qui mènera vers une révolution réelle et concrète pour s'affranchir de celle, avortée, des parents.

À la fin de l'histoire, aucun Deus ex Machina : c'est les parents qui, finalement, se retirent et offrent l'émancipation à Danny, leur plus grand fils, conjurant ainsi le sort. En modifiant leur structure familiale, ils lui offrent la possibilité d'aller changer le monde avec ses armes à lui : la musique. Et c'est aussi cela qui sera mis en avant dans la pièce : la musique, de simple passion, devient une ressource capable de transformer le monde.

Dans la fuite constante, dans cette perte de l'identité, dans ce nomadisme de circonstance, la famille Popopovitch tente de se rejoindre dans ces choses quotidiennes et infimes, ces choses de toutes les familles : musique donc, mais aussi recette de grand-mère, débat politique, soirée d'anniversaire, compassion et assistance.

Ces détails, nous en ferons des trajectoires complètes car c'est à l'intérieur de ces détails que réside l'ADN de cette cellule. Nous chercherons à les décoder pour mieux en cerner le but.

Car en effet, si la petite histoire et la grande se mêlent et se répondent ; si l'on transporte dans nos gènes, les rites et les traumatismes des générations perdues ; si l'amour de la musique est une passion contagieuse ; si nos peurs irrationnelles sont en fait des hommages inconscients rendus à nos ancêtres ; comment penser que tout n'est pas relié par un sens, aussi ténu, aussi fébrile, aussi inexplicable soit-il ?

Une cellule malade et tout le corps vacille. C'est peut-être ça que l'on devrait dire comme maxime concernant le foyer comme une devise sous le blason d'une grande famille de héros. Une invitation à ne jamais oublier la précarité de notre tendresse, une invitation à remettre en question les pensées préétablies qui nous ont faite oublier, un jour, la complexité de ceux qui nous entourent au quotidien, à se regrouper autour de la recherche de ce sens mystérieux et ainsi commencer à tisser, de cellules en cellules, une seule et grande famille. »



## **NOTE DE TRAVAIL**

### **Portrait de famille**

« Je ne cherche en aucune façon à adapter le film mais à travailler à partir de l'émotion qu'il m'a provoqué. Que pensons-nous trahir en retardant notre émancipation ?

Jusqu'à quand serons-nous le chevalier servant de nos parents ?

Comment trouver la force de partir ?

Comment trouver la force d'exister en dehors de nos familles ?

La colère peut nous y aider, mais le trop grand amour comme l'abandon nous fait rechercher cette chaleur toute notre vie.

Ce film me chuchote un secret à l'oreille, qu'aucun des nombreux articles écrit sur ce film n'arrive complètement à percer à jour. Quelque chose échappe, j'ai envie d'aller voir ce que c'est.

Je travaille d'abord par intuition, laissant mon esprit vagabonder, puis je note des phrases dans mon carnet, des citations de livres, de conversations, de vagues idées, j'attends que se forme un terreau qui sera celui du prochain projet. Je ne cherche surtout pas à comprendre mais à sentir.

Et puis à un moment donné, il y a une décision, une accélération du temps, un événement extérieur qui provoque et qui fait s'incarner le prochain projet.

Il y a certaines œuvres qui nous touchent si profondément que l'on n'ose pas y aller, de peur de voir s'incarner quelque chose que l'on faisait et défaisait dans l'imaginaire de notre esprit. *Peter Pan* était de cette nature, je ressentais plus que je comprenais. Je n'osais pas et puis le moment est venu.

À bout de course est de cette nature et me provoque, à chaque vision, une émotion très brute presque animale.

Après je lis beaucoup autour de l'œuvre, je me nourris (époque, contexte, forme, etc.) et quand les acteurs arrivent, je leur parle pendant deux jours. Je leur donne ma bibliographie et une filmographie.

Assez vite le travail de plateau intervient. Je passe des commandes et pendant un bon temps ils improvisent ensemble et je suis leur premier spectateur. J'aime que l'auteur puisse être aussi l'acteur, nous nous pillons, nous mettons en commun, chacun peut également plonger dans la subjectivité de l'autre. Nous sommes les acteurs du rêve de l'autre. En regardant je vois les choses qui m'intéressent, je cerne un sujet. La question du théâtre et de la représentation intervient toujours à un moment du travail.

Comment représenter ? Rien ne va de soi, ne jamais faire oublier le théâtre, jusqu'où pouvons-nous aller avec le public.

Puis vient la période la plus délicate où il faut prendre de la distance et choisir c'est à dire tuer des possibilités. C'est pour moi le plus dur, je me tends, j'ai peur... de me tromper, de tuer quelque chose qui était en train de se trouver.

Les raisons du choix de monter un spectacle sont toujours très intimes, même si je ne sais pas bien au départ pourquoi. Mais en partageant avec la troupe, avec les acteurs et tous ceux qui les entourent, je cherche ce qui en eux est intime en moi, ce qui en moi résonne intimement en eux. »

Alexis Moati, mai 2016.

## **EXTRAIT DU TEXTE DE QUENTIN LAUGIER**

**Free run n°5 « 215 Burlington rd, Bridgeton, New Jersey »**

Je me suis toujours senti plus proche de ma grand-mère. Je ne sais pas pourquoi. Dès fois on ne sait pas pourquoi. Dès fois la tendresse, la connexion, le talent, ça saute une génération. Et puis je pense aussi que ma grand-mère me défendait toujours quand je faisais mes conneries de gamin... Bon, bien sûr, maintenant, avec le départ de ma mère, ça remet les choses en perspective...

Ensuite le chou et les pommes de terre, cuisson encore une demi-heure. Enfin le tofu, petite entorse à mes origines russes, pardon Nana, dans le bouillon de légumes. Voilà. Encore 30 minutes et ça devrait être bon.

Mmh ce fumet. Ça fait des choses ce fumet. Ça ouvre des portes. Ça fait voyager dans le temps... Bon... Je me souviens de ses mains usées, comme du parchemin, qui coupent les carottes à une vitesse folle. De l'odeur du tabac froid sur sa blouse quand je la serrais dans mes bras. Je me souviens surtout de la cuisine, sombre, en bois, comme une grotte d'où se dégageait toujours une odeur de daube qui mijote sur le poêle. Je me souviens des vitres cassées d'où s'engouffrait la neige et que ma Nana essayait de colmater avec du carton. Quand celui-ci cérait, elle s'approchait de la neige qui commençait à s'inviter sur le sol de sa cuisine et elle faisait des grands gestes comme si elle voulait repousser des badauds qui se seraient approchés trop près de sa cuisinière : « Allez zou, c'est pas prêt encore ». Et pour moi, enfant, la cadence de la neige diminuait à ce moment-là. Assez pour lui permettre de remettre un nouveau morceau de carton.

Elle est morte quand j'avais déjà immigré depuis plusieurs années aux USA. Bon... Depuis mon arrivée ici, elle a toujours trouvé le moyen pour nous faire parvenir des produits de chez nous. Les patates marinées, les petits harengs beaucoup trop salés, du kacha. Je lui écrivais et puis... Vous savez... Parfois, on prend pas toujours le temps... Quand on m'a appris sa mort, elle avait disparu depuis plusieurs mois déjà...

Bon...

Faire cuire le kacha dans deux fois et demi son volume d'eau salée une quinzaine de minutes.

La crème aigre avec le jus de citron.

On sert le tout.

Six mois après sa mort, j'ai reçu son petit carnet de cuisine qu'elle m'avait toujours interdit de feuilleter. Elle me l'avait fait parvenir il y a longtemps mais il s'était perdu... Entre le transport par avion et nos nombreux déménagements, il n'avait jamais atteint le bon destinataire.

Quand on m'a appris sa mort... Quand on m'a appris sa mort, je me suis assis un instant, les yeux dans le vague, le souffle déçu. Et puis... Et puis il s'est mis à neiger...

La fenêtre de la cuisine était ouverte et les flocons commençaient à tomber sur le carrelage... On était dans le Colorado à ce moment-là. Colorado ? Oui c'est ça le Colorado. Ce n'est pas une surprise qu'il neige dans le Colorado... Mais... Je sais pas... Ça m'a fait du bien... J'avais besoin de ça... C'est sur ce genre de petites choses symboliques qu'on se raccroche quand on pédale à vide dans sa vie. Enfin... C'est un petit peu dramatique comme phrase...

Bref, ça m'a fait sourire et j'ai préparé un bortsch. Exactement comme elle me l'avait appris.

## LE PROCÉDÉ DES « FREE RUN »

Le procédé des Free run est l'affirmation d'une nécessaire dimension de recherche, à partir de l'humain, comme matériau de création.

Ils sont une étape fondamentale dans le processus de construction et pourtant sont peut-être voués à disparaître dans la pièce ainsi réalisée.

Ils peuvent également s'émanciper du processus de création initial et devenir une forme spectaculaire en propre, une libre et courte pièce.

C'est à partir de cette matière développée dans les Free run que le spectacle pourra s'élaborer.

Avant d'entrer dans la chair du texte puis de répéter avec les comédiens, Alexis Moati immerge chacun des membres de la compagnie Vol Plané dans une dynamique d'invention au sein d'un univers commun. Le principe fondateur est celui de la dimension d'auteur de l'acteur, à qui le metteur en scène passe des commandes. L'acteur est celui qui dit pour les autres, il est de l'espèce commune des hommes, à même d'en représenter le meilleur comme le pire, il est capable, par le prisme de sa propre expérience, d'explorer les tréfonds humains sans juger.

Depuis la saison 2016/2017, un cadre de travail, avec des règles précises et communes, est fixé aux acteurs pour qu'ils puissent proposer des formes exploratoires courtes (les Free runs) dans le cadre de la résidence de l'artiste à l'a(n)cre à la Gare Franche.

Sont ainsi explorées quatre grandes thématiques : le bonheur familial, l'activisme, la transmission, la musique.

Jouer nos parents.

Dénicher où la transmission se loge.

Que nous faisons-nous de notre passé dans notre rapport au monde ? À l'autre ?

Qu'est-ce qui a compté, de quoi se souvient-on, qu'est-ce qu'on garde, qu'est-ce qu'on jette, quels rapports entretient-on avec notre histoire intime et la grande Histoire, politique, sociale, économique ?

Un projet comme les Free run a pu se concevoir car Vol Plané bénéficie d'un lieu où le travail peut s'ancrer, une base qui permette de rassembler, de mettre en chantier, d'être questionné et de faire partager : la Gare Franche est un protagoniste à part entière de ce processus de création ainsi que le producteur principal des Free run.

Ces free run ponctuent la saison de la Gare Franche avec une présence régulière l'activité de la compagnie, en affirmant une forme de permanence et de laboratoire. Elles sont partagées au cours d'ouvertures publiques et mises en regard d'une programmation cinéma.

**Sujet 1**, Alexis Moati et Josef Amerveil : la transmission, à partir de la citation de Virginie Linhart, interroger la filiation, mai 68 et autres histoires plus ou moins personnelles.  
>> À la Gare Franche – octobre 2016

**Sujet 2**, Léna Chambouleyron et Sébastien Béraud : musique et silence, ce qui ne peut pas se dire se vit par la musique.  
>> À la Gare Franche – octobre 2016

**Sujet 3**, Fanny Avram et Carole Costantini : du militantisme à la lutte armée, travailler autour de la thématique de l'engagement politique, composer une petite forme sur le passage du militantisme à la lutte armée.  
>> À la Gare Franche – mars 2017

**Sujet 4**, Pierre Laneyrie, Chloé Martinon et Thibault Pasquier : de(s)composition du bonheur en famille, composer une petite forme sur la représentation du bonheur familial au théâtre.  
>> À la Gare Franche – mars 2017

**Sujet 5**, Quentin Laugier, avec Alexis Moati, Pierre Laneyrie, Chloé Martinon, Carole Costantini : « 215 Burlington road, Bridgeton, New Jersey », écrire un texte libre sur la maison, ce qui fait foyer.  
>> À la Gare Franche – septembre 2017

**Sujet 6**, Quentin Laugier et Alexis Moati, travail intergénérationnel sur le rapport au souvenir ayant pour support l'interview, la musique et l'écriture de portraits fictionnels.  
>> À Théâtres en Dracénie – vacances de la Toussaint 2017 et de février 2018

**Sujet 7**, Fanny Avram, Olive Bernard, Carole Costantini, Pierre Laneyrie, Alexis Moati, Léopold Moati, Chloé Martinon, Thibault Pasquier, Warda Rammach, Léna Chambouleyron, Josef Amerveil, Thomas Fourneau, Antoine Aubin, Arthur Verret, Lucas Tighilt, Une famille innocente ? présentation de trois livres et courtes formes issues des Free run : Do it, autoprotait de l'auteur en baskets, Good Morning Révolutions, De(s)composition du bonheur en famille, Re-composition  
>> À La Criée – avril 2018

## **ANCRAGE HISTORIQUE**

« Je suis né dans le droit à l'avortement, la libération des mœurs, la mixité dans l'enseignement, la prise en compte de la condition des femmes, l'amour libre revendiqué, la pop'music, la critique du capitalisme, l'écologie, Pierre Goldman, les médecine douce et les drogues dures, le Petit Livre Rouge et Maoïsme, le militantisme, la guerre du Vietnam et l'anti-militarisme, l'internationale communiste, Cohn-Bendit, Geismar, Sauvageot, Levy, Linhart, Goldman, Krivine, les aspirations révolutionnaires, le communautarisme, la libération des corps, la sexualité et la nudité, féminisme et le planning familial, Jean-Saul Partre, l'existentialisme, l'éducation libertaire, l'anticonformisme, Pompidou, Godard, la musique psychédélique et le rock'n roll, De Gaulle, la décolonisation, Charonne, les utopies, les slogans : rêve général, sous les pavés la plage, il est interdit d'interdire, l'imagination au pouvoir !...

J'ai été adolescent dans l'explosion du Rainbow Warrior, la libéralisation économique, les Restos du cœur, Laurent Fabius, Michael Jackson, Dire Straits, les Stray Cats, Mad max, Rambo 1, Retour vers le futur, Ronald Reagan, les concert de charité live Aid et Band Aid, Margaret Thatcher, Shoa, Madonna, les jeux d'arcades, Action directe, les premier Fast food, Gorbatchev, Le stade du Heysel, les accords de Schengen, Bernard Hinault, La redécouverte du Titanic, les radios libres, Jean Jacques Goldman, la manif de versailles pour l'enseignement privé, Renaud, la publicité, Canal +, les manif contre la loi Devaquet, Forever Young d'Alphaville, les jeans taille hautes, les divorces, les Bandanas, la télévision, Jean-Claude Bouret, Berlusconi, le minitel, les slogans : Always Coca-Cola, La drogue parlons en avec qu'elle ne lui parle, St York rends moi fort, Touche pas à mon pote, Au secours la droite revient, Le sida il ne passera pas par moi...

À cinquante ans de distance, le moment est venu d'interroger 68 non plus en termes socio-politiques mais du point de vue de la génération suivante, la mienne : le point de vue d'une génération dite désenchantée sur celle enchantée de ses parents.

Nos parents avaient la vingtaine à la fin des années soixante, en pleine mutation de société ; ils nous ont élevés dans le mitan des années soixante-dix. Ils ont été pris dans le tumulte de ce courant, y ont contribué – ou non, mais quoi qu'il en soit, nous les enfants, même si nous pouvons être violemment critique, nous en sommes sortis imprégnés, imbibés comme une éponge par les récits de la mythologie qui en est née.

C'est une certaine idée de la jeunesse qui nous a été à la fois donnée et confisquée.

Cette période historique n'a pas été qu'un fantôme pour nous, elle nous a façonnés, nous ne pouvons nous en défaire, même si nous ne savons pas toujours quoi en faire. »

Alexis Moati



## BIOGRAPHIES

### ALEXIS MOATI

Né à Morlaix en 1970 alors que ses parents étaient en tournée, Alexis Moati décide, après avoir vu le spectacle *Ariane ou l'âge d'or* de partir à Marseille, en pension, pour passer le premier bac A3 théâtre. À cette occasion il rencontre Jean-Pierre Raffaelli, directeur de l'Atelier du Théâtre National de Marseille, dont il intégrera l'école à la suite du lycée. Il travaille avec Mehmet Ulusoy, François Verret, Alain Knapp, Cécilia Hornus, Marcel Maréchal... À la sortie de l'école, il fonde, avec dix acteurs de sa promotion, la compagnie L'Équipage. Ils travaillent ensemble pendant cinq ans, investissant des lieux qui ne sont pas des théâtres et organisant des tournées sous chapiteau. Ils jouent *Woyzeck* de Büchner, *Lulu* de Wedekind, *Alpha Reine* de Louis Guilloux, *Le chariot de terre cuite* de Claude Roy. Il signe ses premières mises en scène : *Zoa* de Gilles Robic et *Les Archanges ne jouent pas au flipper* de Dario Fo. En 1995, il décide de quitter la compagnie et choisit de travailler comme acteur au service d'autres metteurs



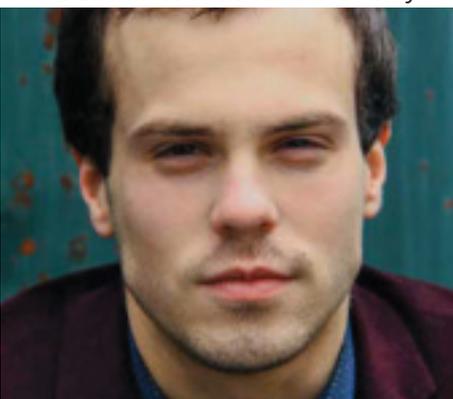
en scène tels qu'Hubert Colas, Jean Boillot, Françoise Chatôt, Henry Moati, Jeanne Mathis, Pierre Laneyrie... il s'essaie également au cinéma et la télévision. Par la suite, avec Jérôme Beaufile (un ancien de la Criée) il crée la compagnie Vol Plané. Ensemble, ils produisent des duos burlesques qui tournent énormément : *Il y a quelque chose qui marche derrière moi* et *Drôle de silence*. En 2001, on lui propose de mettre en scène *La nuit au cirque* d'Olivier Py. Puis avec Stratis Vouyoucas et Kristina Rady, ils traduisent et assurent la mise en scène du texte *Liliom* de Ferenc Molnár. En 2005-2006, toujours avec Stratis Vouyoucas, il met en scène *Les larmes amères* de Petra von Kant de R.W. Fassbinder. En 2006, il crée *Il y a quelque chose de très satisfaisant dans le monde moderne*, un troisième et dernier duo burlesque, avec la collaboration de Jérôme Beaufile et Stratis Vouyoucas ; avant de se lancer dans une longue collaboration avec Pierre Laneyrie, autour des textes de Molière. Puis, il entame un nouveau cycle de travail autour du thème de la sortie de l'enfance avec les mises en scène de *Peter Pan ou l'enfant qui haïssait les mères* (2010), *Petites Sirènes* (2013), *Et le diable vint dans mon cœur...* (2015). Après avoir mis en scène, écrit et joué *Do it autoportrait de l'auteur en baskets* (2018), il entame un nouveau processus de création avec *Happy Birthday Sam !* à partir d'un texte de Quentin Laugier. Actuellement, il travaille sur un diptyque autour d'*Hamlet* de Shakespeare, dont la première partie verra le jour en novembre 2020. Depuis 2012, Alexis Moati est artiste associé à l'Espace des Arts, scène nationale de Chalon-sur-Saône. À partir de la saison 2018-2019, il rejoint la Bande d'artistes du Merlan scène nationale de Marseille pour les trois saisons à venir...

### QUENTIN LAUGIER

Né en 1989 et originaire du Sud de la France, Quentin Laugier vit entre Lyon et Paris. Il se forme au jeu théâtral avant de découvrir la mise en scène et l'écriture. Après une Classe Préparatoire aux Grandes Écoles, Quentin intègre d'abord une école de commedia dell'arte et d'arts du cirque où il découvre la dramaturgie des auteurs classiques ainsi que les approches corporelles du plateau. Il participera également à de nombreux stages de théâtre à travers l'Europe. Il poursuivra son cursus au Studio-Théâtre d'Asnières où il commencera à écrire ses premiers textes.

Par la suite il collaborera avec Denis Podalydès, Guy Pion, Luc Bondy, Carlo Boso, Blandine Savetier et Thierry Paret et commencera son premier projet de mise en scène inspiré de *On ne badine pas avec l'amour* et des entretiens de Pierre Bourdieu.

Fasciné par la transversalité des disciplines, par l'abolition des frontières entre les différents styles de théâtre et par l'autodidaxie comme nécessité et moyen de créer une réflexion totalement libérée de tous pré-jugements, il cumule depuis



quelques années études, travail, voyages et projets humanitaires en s'efforçant de faire naître des liens entre les uns et les autres.

*Les 400 coups de pédale* est son premier texte et s'inscrit dans une trilogie s'inspirant du parcours public des figures populaires des médias et de la politique.

Il sera sélectionné par le Centre National du Théâtre, les Écrivains Associés du Théâtre et par l'École Régionale de l'Acteur de Cannes qui le mettra en espace dans le cadre de ses travaux d'élèves.

*Les 400 coups de pédale* reçoit l'aide à la création de textes dramatiques, catégorie Encouragements, Artcena, printemps 2016.

Sur la saison 2017-2018, il accompagne le travail de la compagnie Vol Plané dans ses différents projets et en particulier, il travaille à l'écriture d'un texte original pour la création en septembre 2018 du spectacle *Happy birthday Sam !* à l'Espace des Arts, Scène nationale Chalon-sur-Saône.

# HAPPY BIRTHDAY SAM !

Quentin Laugier / Alexis Moati



## COMPAGNIE VOL PLANÉ

Après de nombreuses expériences théâtrales comme acteur et metteur en scène, Alexis Moati crée la Compagnie Vol Plané avec la volonté de mettre l'acteur au centre des projets afin d'affirmer la part d'auteur qu'il peut développer. Les créations revêtent donc à leur démarrage un aspect collectif, et s'ancrent dans un travail d'improvisation important. En plaçant les acteurs dans un dispositif (et non un décor), ils deviennent les constructeurs des univers successifs qu'ils traversent. Comme des enfants qui jouent, ils font évoluer l'espace autour d'eux au gré de leur imaginaire et restituent une vérité loin de toute psychologie.

Un premier axe de travail s'est attaché à « ré-activer » des pièces du répertoire classique : *Le malade imaginaire* de Molière (2008), puis *L'avare* (2011) sont une affirmation déterminante du rejet de toute illusion et d'une mise en jeu constante de la convention avec les spectateurs. Co-mis en scène par Alexis Moati et Pierre Laneyrie, ces deux spectacles ont remporté un succès non démenti à ce jour avec près de 500 représentations en France et à l'international.

En parallèle, depuis 2010, la compagnie met en œuvre un travail d'écriture scénique singulier sur la thématique de la fin de l'enfance et de l'adolescence, à travers laquelle il pose la question de la transformation, celle des êtres, mais aussi celle de notre époque. Après avoir exploré l'impossibilité de grandir avec *Peter Pan ou l'enfant qui haïssait les mères* (2010), la quête d'absolu dans *Petites Sirènes* (2013), Et *le diable vint dans mon cœur...* (2015) marque le dernier volet de cette trilogie. De 2012 à 2014, des ateliers de recherche et de création avec des adolescents ont été intégrés au processus de création. L'enjeu étant d'intégrer le matériau de la vie pour faire théâtre. En 2016, la compagnie crée *Alceste(s)*, co-mis en scène par Alexis Moati et Pierre Laneyrie. Prolongeant le geste dramaturgique engagé dans les deux précédentes pièces de Molière, cette création librement adaptée du *Misanthrope* s'enrichit également des questionnements amorcés dans la trilogie entre 2010 et 2015 autour de ce que grandir veut dire.

En avril 2018, *Do it, autoportrait de l'auteur en baskets*, voit le jour à La Criée, Théâtre National de Marseille, un monologue porté sur scène par Alexis Moati accompagné d'une musicienne et d'une chanteuse.

Avec leur dernière création *Happy Birthday Sam !*, la compagnie Vol Plané ouvre un nouvel axe de travail, en s'appuyant sur le texte du jeune auteur contemporain Quentin Laugier. Dans un décor qui se fait la mémoire d'une vie familiale, une fratrie se confronte à la disparition d'une génération faite d'utopie et se questionne sur ce qui reste à transmettre à ceux qui viennent après et qui ont encore tout à construire.

Durant leurs années de résidence à La Gare Franche, en tant qu'artiste à l'a(e)ncre de 2014 à 2018, très vite Vol Plané se pose la question du rapport au territoire et de la jeunesse qui l'habite. La compagnie met alors en place le Groupe des 15 : 25 jeunes étroitement associés à la vie de la compagnie, avec qui ils apprennent le théâtre selon une pédagogie active, font des sorties culturelles, voyagent, et vont à la rencontre du monde et d'eux-mêmes. De cette collaboration naîtront deux spectacles : *Antigone* (2017) et *Rites* (2018). Une expérience riche pour Vol Plané qui trouvera son prolongement dans le Groupe Miroir, un projet de territoire porté en coproduction avec le Merlan, Scène nationale de Marseille qui débutera en septembre 2019.

# HAPPY BIRTHDAY SAM !

Quentin Laugier / Alexis Moati



## REVUE DE PRESSE HAPPY BIRTHDAY SAM !



### **Happy birthday célèbre le nouvel Espace des Arts**

Avec humour et férocité, Alexis Moati metteur en scène, explore la cellule familiale et le thème de l'adolescence – thème qui lui tient tant à cœur – avec ce très beau texte de Quentin Laugier, né en 1989 et vivant entre Lyon et Paris. En résulte, un spectacle joyeux mais tout à la fois, grave, qui nous plonge dans la vie d'une famille mais pas n'importe laquelle...  
Infochalon – 30 septembre 2018



### **Happy Birthday Sam !**

Voilà une création d'un jeune auteur, Quentin Laugier, 29 ans, qui prend à rebrousse-poil les mythes américains. Dans «Happy Birthday, Sam !», pas question de faire l'apologie de l'Amérique profonde, de ses chemises de bûcheron et de ses barbecues, de ses filles pom-pom girls et de ses garçons aux épaules carrées de footballeur.

Si la maison dans les bois typiquement étasunienne est dans le décor, c'est en photo en fond de scène, comme elle pourrait être en fond d'écran. Autour d'elle, le scénographe Thibault Vancraenenbroeck a «construit» des ruines avec fouillis de bouts de bois, poteaux en forme de rondins prêts à être remis dans leurs trous et petit rocking-chair intact.

Car la maison, comme la famille, a sauté et ses ruines éparées sont les triviales métaphores d'une pièce qui a pris pour héros un couple de «terroristes» qui pendant des années vont sillonner l'Amérique pour en détruire les symboles.

Quentin Laugier reprend l'argument du roman de Philip Roth, «Pastorale américaine» et du film de Sidney Lumet, «A Bout de course», œuvres consacrées à des activistes américains d'ultra-gauche qui, dans les années 1970, et parfois longtemps après, menèrent un combat solitaire contre la première puissance du monde.

Comme dans le film de Lumet, Laugier s'attache aux enfants et à leur devenir, puisqu'ils finissent par être séparés, eux qui, pendant des années, fuyaient constamment et changeaient sans arrêt de prénoms, au risque de n'avoir plus qu'une identité fictionnée.

Racontée dans le désordre, donnant ainsi à leur chaos existentiel une dimension supplémentaire, «Happy Birthday, Sam !» est monté savamment par Alexis Moati. Il enchaîne les saynètes qui s'entrechoquent à un rythme rapide et sait éviter les répétitions dans les effets. Sur un thème paradoxal, il décrit une Amérique anti-américaine qui se cache en jouant à être en apparence la famille américaine la plus typique pour ne pas être démasquée.

Famille nucléaire où les deux garçons, des surdoués dans leur genre, sont à la fois fusionnels et contraires, en recherche l'un de l'autre et les victimes collatérales de la vie que leur a imposé leurs parents.

Menés par Alexis Moati, les acteurs que l'on suit à tous les âges, et comme on l'a dit dans un désordre habilement orchestré, ce qui les oblige constamment à changer de peau – voire de tête – sont formidables.

Froggydelight.com- Septembre 2018 / Philippe Person

## **l'Humanité.fr**

### **Famille, je vous ai de tout temps**

(...) Entre-temps, ce fût du théâtre, notamment *Happy Birthday Sam!* pièce du jeune auteur Quentin Laugier, mise en scène par Alexis Moati (Cie Vol plané), artiste en résidence dans la maison (Espace des Arts).

C'est une histoire de famille, juive venue de Russie, à un moment historique donné, les années 1970 aux États-Unis et au-delà. Ce sont deux frères, l'un musicien reconnu, l'autre qui n'oublie jamais rien du passé, fils d'un père et d'une mère, militants radicaux qui, lors d'une action d'opposition à un ordre honni, ont fait exploser un local stratégique, causant ainsi la mort de son gardien.

Le thème doit beaucoup à un film de Sidney Lumet. C'est une suite de fragments depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte, au fil de dates ostensiblement croisées, au sein de l'ingénieuse scénographie (Thibault Vancraenenbroeck) d'une maison à cœur ouvert. On retient d'abord un fier brio dans la mise en scène et l'éloquente mobilité hypersensible des interprètes (Carole Costantini, Pierre Laneyrie, Lucas Lemaire, Chloé Martinon, Alexis Moati et Silas Buttner), aptes à vite changer de peau en des rôles divers. On s'interroge à la fin sur ce que signifie le tout, en dehors d'un familialisme touchant et des douceurs d'enfance (Alexis Moati est passé maître dans ce type de tableaux) lors de l'Happy Birthday.

L'Humanité – Octobre 2018 / Jean-Pierre Léonardini

## REVUE DE PRESSE PRÉCÉDENTS SPECTACLES

Libération | Vendredi 6 octobre 2017



De genre classique Cette semaine, rencontre avec le violoniste David Grimal. Il évoque son récent CD de deux quatuors Janáček (Lettres à Stravinsky) et Schubert (La jeune fille et le mort). Ainsi que sa formation plus large, les Dissonances, dont la particularité est de jouer l'ensemble sans chef. Et enfin les concerts caritatifs mensuels organisés à Paris où il donne carte blanche à un invité.

## CULTURE/ SCÈNES



Ces ados ont été retenus à l'origine par Alexis Moati parce que «ce qu'ils sont et ce qu'ils font ne leur suffit pas complètement».

# Le Groupe des 15, la mixité sur les planches

Lancée en 2015 à Marseille, l'expérience du metteur en scène Alexis Moati réunit une vingtaine de jeunes de la ville issus de milieux sociaux différents. Compte rendu de la troisième et dernière rentrée de la bande à la Gare Franche.

Il est rare, dans la vie, de programmer une date de fin à un sentiment. Ici le sentiment collectif se termine en juin : ils vont devoir se quitter. Ce soir de septembre, c'est la dernière rentrée du «Groupe des 15». Ils s'agrippent comme frères et sœurs, et pourtant : «Déhors, on ne se serait jamais parlé.» Déhors, c'est le bitume et le quotidien, ici, c'est le jardin, les poules, c'est la Gare Franche, maison d'artistes des quartiers Nord de Marseille. Depuis septembre 2015, ces jeunes de moins de 20 ans se retrouvent chaque mardi soir sur la scène du théâtre. C'est rare, un groupe où chacun parle «personnellement». Dans leur bouche, aucun mot préé-

ché pour décrire cette aventure qui les a collés les uns aux autres alors que dehors, tout est fait pour les garder séparés.

**Audition.** Tout a commencé par une fausse bonne idée. Le metteur en scène Alexis Moati voulait réunir quinze jeunes de 15 ans du XV<sup>e</sup> arrondissement de Marseille. Sur le papier, c'était parfait. Dans la réalité, l'année n'a pas été un fiasco. Ça ressemblait trop à «dehors» : ils se connaissent, les codes du quartier envahissent le théâtre, les filles et les garçons ne voulaient pas s'approcher. Alexis Moati décide alors d'inverser le projet. Avec Carole Costantini, comédienne, et sa compagnie Vol plané, ils vont parler dans les lycées du nord au sud de la ville, organisent une audition et sélectionnent vingt-cinq jeunes sur une centaine. Il fallait prendre le temps de recruter une communauté. Il les a choisis parce que, quel que soit leur milieu d'origine, «ce qu'ils sont et ce qu'ils font ne leur suffit pas complètement».

Avant l'audition, Olive apprehendait : «Ces gens-là, je rêvais de les rencontrer, mais je ne voulais des barrières : ils vont voir arriver la

petite Française...» Le jour J, Olive est là, les «gars des quartiers» aussi, ça l'étonne. Ils auraient pu «se faire traiter de rapettes d'aller au théâtre». Ils sont tous conscients de là où ils viennent, mais aucun n'en reste là. Lucas n'a pratiquement pas vu d'Arabes et de Noirs au collège : «A l'audition j'ai eu l'impression, mais maintenant je suis toujours ouvert.» Heddy, le boss du quartier de la Banquette, n'aurait jamais été vers Ysé : «Je vois que c'est une fille de bourgeois, je me dis que je vais pas accrocher.» Un jour, ils arrivent en avance à un atelier, prennent un café, elle lui raconte sa vie, «en fait, elle est presque aussi citrière que moi». Ysé, elle, se présente comme «le fils de prof qui va au théâtre et au musée, voit sa vie comme une impasse : il me essaie le nouveau, il y avait une perte d'amour dans toutes les sphères de ma vie. Je m'ennuie». Elle aussi s'est dit : «Il se voit pas accrocher.» Et puis soudain sur la scène : «Je pensais arriver parmi des gens en étant quelqu'un. Parce qu'on s'adapte tout.»

Chacun est devenu quelqu'un parmi les autres. Le mot «Groupe» semble avoir gagné et c'est naturel d'y mettre une majuscule.

Parmi les anciens qui sont partis, Agathe «la texienne» (la tête) a réussi à entrer au lycée Louis-le-Grand à Paris et Hadou, à devenir éducateur sportif. En résumé, le Groupe des 15 - ils le répètent - leur a tout changé (voire sauvé) la vie. Peut-être parce qu'Alexis Moati ne s'est pas trompé de place. Il n'est pas éducateur, ne fait pas dans le social. Ce n'est ni un atelier amateur ni une école, mais une expérience artistique sur trois ans, en lien avec sa compagnie de théâtre. La première année, ils ont dit le *Métamorphose*, la deuxième, *Antigone* (même si Ibrahim a été «chiqué» par l'histoire d'Edipe). Entre-temps, ils ont travaillé l'autoportrait, ont voyagé en Belgique. Fiona a modifié ses images mentales en s'autorisant à jouer Antigone qu'elle pensait chétive et brune, son cousin, Heddy a écrit, pour le plateau, la lettre d'un père à son fils, celle qu'il aurait aimé recevoir.

La veille, ils s'étaient couchés à 2 heures du matin, de retour de La Clotat pour soutenir Wadia à l'avant-première de *Adèle*, le film de Laurent Carret (2017) dans lequel elle a joué. Elle n'avait plus sa robe aux répétitions : «Elle me dit non à chaque fois, donc j'ai arrêté.» Du conflit possible rien n'est encore résolu, mais elle ne veut pas renoncer. Coenine Safinah, en deuxième année de droit : «Je garde encore mes rêves pour du au cas où.» Elle gisse qu'elle n'a plus ses parents, que la vie la «revient réaliste», mais le mardi soir, malade ou pas, elle est là. Safinah a grandi à Madagascar, elle ne savait pas que le théâtre existait.

**Métamorphoses.** Ce soir-là, on dit aussi au revoir à Marna qui fait sa valise : «Je quitte mon père et le groupe : ça finit.» Ils n'osent pas encore le dire mais la réunion de Marna au concours de l'École régionale d'acteurs de Cannes (Erac) a donné des envies à tous, depuis qu'ils savent que c'est un métier. Marna a toujours imité De Niro devant son miroir, s'avoue gauchonne, a grandi seule avec son père. En juin, elle a senti qu'elle se transformait sur scène : «Je courrais davantage mon corps, comme si j'étais serrée de moi. J'avais mal aux muscles.» A 20 ans, elle a joué au cinéma dans Corneille *Kennedy* (2016), le film de Dominique Cabrera adapté du roman de Maylis de Lèran, a aussi été silhouette à l'opéra chez Krzysztof Warlikowski. Et tout ne fait que commencer.

«Vous nous avez vu grandir», lance Heddy à Alexis Moati, devenu grand témoin des métamorphoses de chacun. Heddy, en deux ans, est passé de l'année à un contrat au Théâtre du Merlan (la Scène nationale basée dans les quartiers Nord) en tant qu'assistante aux relations publiques. Pour leur dernière année, ils vont travailler sur les rites de passage et l'engagement. Ils seront coauteurs du spectacle final. Il n'y aura pas d'autre Groupe des 15, il est unique, sous cette forme en tout cas. Safinah conclut : «J'ai les larmes aux yeux quand je parle du groupe... Mais je ne vois pas de fin, personnellement.»

AURÉLIE CHARON  
Écrivaine spécialisée à Marseille  
Photo YOANNE LAMOUËRE,  
PICTURETANK

## **REVUE DE PRESSE (SUITE)**

### ***Molière en Vol Plané, un Alceste un peu planant au Théâtre de la Criée***

Les metteurs en scène Alexis Moati et Pierre Laneyrie dépoussièrent *Le Misanthrope*, qui se joue à La Criée à Marseille jusqu'au 5 mars. Le jeune public rit à gorge déployée. Les plus vieux semblent circonspects devant cette adaptation de Molière, quitte à paraître misanthropes comme cet atrabilaire Alceste, qui donne à voir les tréfonds de son âme au théâtre de La Criée à Marseille jusqu'au 5 mars, dans une interprétation de la compagnie Vol plané. Il faut dire que le texte original du *Misanthrope* comporte peu de didascalies. Une aubaine pour transporter cette comédie de moeurs de Molière dans une modernité troublante. Sitôt le pied dans la salle, un rock électro et des volutes de fumée donnent le ton de la mise en scène de Pierre Laneyrie et d'Alexis Moati. À défaut de se trouver dans un salon du XVII<sup>e</sup> siècle, l'atmosphère donne plutôt l'allure d'un bunker berlinois expérimental des années 90. Les comédiens accueillent les spectateurs dans les travées. Muni d'une caméra, l'un d'eux filme la salle et la scène, retranscrites simultanément sur un écran. Une catharsis en direct live. La proximité avec le public est d'ores et déjà établie pour ce *Misanthrope 2.0*.

« Eclater la gure » du héros : « Une pièce de malade », introduisent les comédiens, qui imagent la première scène entre Alceste et Philinte tel « un combat entre deux meilleurs potes ». Ils parviennent à faire le synopsis du *Misanthrope* : « Un terroriste de la vérité qui tombe amoureux de la fille la plus populaire », s'adressent-ils aux spectateurs. La jeune troupe de 5 comédiens revitalise le chef-d'œuvre et « les grosses punchlines de Molière ». La forme peut décontenancer mais la mise en scène de ce *Misanthrope* exhale paradoxalement l'essence du texte de Jean-Baptiste Poquelin. « Notre processus de travail a consisté à éclater la gure d'Alceste en autant de personnes qu'il y a d'acteurs dans la troupe, de sorte que chacun puisse être Alceste à tour de rôle », détaillent Alexis Moati et Pierre Laneyrie. Les polymorphies successives du héros se mettent au service de la complexité de son personnage. Les moeurs de la Cour qui étaient vilipendées par Molière et cette société du paraître qui fait la part belle à l'hypocrisie sont mises en lumière. Des parallèles peuvent être tirés avec le monde moderne. Molière, visionnaire tant sa pièce pourrait faire office de critique des élites et des communicants qui nous gouvernent. Au fil de la pièce, les quelques spectateurs misanthropes s'adoucissent. « L'amour, c'est comme une fraise. Acide et sucré à la fois », déclame un comédien. Une réplique qui sied à cette adaptation de la compagnie Vol plané, tant nos convictions à propos de cette mise en scène de Molière se heurtent ici, entre lifting un peu trop poussé et réjouissance d'un dépoussiérage.

La Marseillaise – mardi 1<sup>er</sup> mars 2016 / Philippe Ansellem

### ***Alceste au miroir d'eux-mêmes***

Alceste est mis au pluriel, tour à tour, par les interprètes (...). Le pari dramaturgique consiste à mettre en coupe réglée le chef-d'œuvre paté, à en faire résonner la langue par à-coups, non sans avoir au préalable rendu l'intrigue au goût du jour sur un mode familier ; fruit d'un sens pédagogique amusé-amusant qui fait les délices d'un public vert auprès de qui les saillies et les adresses des acteurs font mouche sans ambages. Avec de la musique, diablement d'aujourd'hui, deux perruques et de simples vêtements de comédiens au travail, la misanthropie d'hier affronte celle d'aujourd'hui. Alceste est aussi narcissique que Célimène, en deux registres différents. Ils s'aiment pourtant...

Ainsi mise en question, soumise au va-et-vient du grand siècle, depuis les variations saisonnières du langage et des codes gestuels, sociaux, amoureux, la fable canonique, tirée de la bibliothèque, se prête à l'usage hardi de corps jeunes et souples, non empoissés dans un corset de tradition, passant avec aisance du dynamisme déchaîné au drame ultime, sans qu'il y ait hiatus. Mieux, cela s'étoffe, rend l'approche amicale, donne à penser en connivence joueuse.

L'Humanité – lundi 7 mars 2016 / Jean-Pierre Léonardini

## **REVUE DE PRESSE (SUITE)**

### ***Et le diable vint dans mon cœur...***

Dans la scénographie ouverte de Thibaut Vancaenenbroeck, l'espace collectif s'impose, neutralité d'un gymnase, salle de classe, espace de jeu dont les vestiaires surélevés en fond de scène donnent au motif de la penderie toute sa dimension symbolique, ludique ou obsessionnelle, relative à cet âge ingrat au cours duquel on cherche les chiffons à porter qui siéent le mieux, à tout moment du jour, car on est en quête d'une silhouette juste et conforme avec son propre « ressenti ». (...) Les porte-manteaux à vue sont égayés d'une galerie hétéroclite de vêtements colorés de teenagers, baskets et sacs de sports, que les interprètes ne cessent de jeter ou de s'approprier, aux prises avec leur corps encombrant qu'ils maltraitent. Le corps est bien ce qui envahit l'existence, sortant maladroitement de sa chrysalide. (...)

D'un côté, se déclinent les relations houleuses avec les adultes – les parents ou la mère, et les professeurs lors d'une séance de philosophie ou de danse et de l'autre côté, se succèdent les compagnonnages passionnés des jeunes avec leurs pairs, garçons et filles goûtant avec un plaisir mêlé d'amertume les premiers émois de l'amour, et la passion d'éprouver le monde dans une relation de partage. (...)

Et cette belle énergie juvénile – souffle, engagement et sincérité absolue, gagne sa dignité : « plus tard on voit les choses d'une façon plus pratique, en pleine conformité avec le reste de la société, mais l'adolescence est le seul temps où l'on ait appris. », écrit Proust (à l'ombre des jeunes filles en fleurs).

Hotello – jeudi 29 janvier 2015 / Véronique Hotte

### ***Petites Sirènes***

Si Joël Pommerat est le plus fameux des metteurs en scène français à adapter des contes, à en montrer la violence et les rapports avec la réalité, d'autres s'engagent dans cette même voie (...). Avec ses Petites Sirènes, Alexis Moati s'inscrit également dans cette tendance du conte théâtral, destiné tant aux enfants qu'aux adultes. Le metteur en scène choisit de tourner le dos à l'imagerie du dessin animé et à tout effet visuel spectaculaire pour se concentrer sur le texte. Sur sa poésie un peu rugueuse, cruelle derrière un abord naïf peuplé de jolies ondines, de châteaux immergés sous les flots et de princes aux manières charmantes. (...) Quelques gouttes de poésie contre une marée de refoulement.

Politis – 7 février 2013 / Anaïs Heluin – « Poésie de l'inachevé »

### ***Peter Pan, ou le petit garçon qui haïssait les mères***

Il faut un sacré culot pour mettre en scène cette fable pleine de personnages et de rebondissements où l'on voyage du confort d'une nursery victorienne au pays du Jamais-Jamais, sillonné de pirates et d'indiens belliqueux. La compagnie Vol Plané s'y plonge avec délice et inventivité, faisant d'un canapé de récupération la clé de son décor. Trois, quatre ombres habilement projetées, une présence convaincante des comédiens (surtout Peter Pan) comme déguisés avec le tout-venant du grenier, et l'ambiance est là... Peter surgit dans son ambiguïté de charmeur revêché, même si sa cruauté d'égoïste est édulcorée au profit de l'image de l'enfant ivre de liberté.

Télérama – 21 décembre 2011 / Emmanuelle Bouchez

### ***L'Avare***

C'est un Avare peu habituel que nous propose la Compagnie Vol Plané. [...] L'an dernier, elle nous avait déjà donné un Malade Imaginaire très réussi. Dans L'Avare, plus encore que d'argent, c'est de sentiments et de jeunesse qu'il est question. La paranoïa d'Harpagon culmine dans son désir insensé de posséder ce qu'il n'a plus, et que le temps, plus sûrement encore que son valet, lui a déjà volé : ses jeunes années. Avec la langue de Molière pour tout décor, en complicité de jeu avec Carole Costantini et Sophie Delage, Pierre Laneyrie et Alexis Moati nous livrent un avare d'une vitalité à faire pâlir d'envie Harpagon, nous dévoilant avec une énergie insolente et une grande liberté " les abîmes et vertiges de la raison " de cette tragédie comique.

Le Journal de Saône-et-Loire – 11 novembre 2011 – « Un Avare détonnant »

### ***Le Malade imaginaire***

La liberté artistique nait-elle de la plus grande contrainte ? (...) Pour monter Le Malade imaginaire, pièce maintes fois ressassée de Molière, Alexis Moati, Pierre Laneyrie et la compagnie Vol Plané se sont imposés les contraintes maximales. (...) Et pourtant, malgré ce dispositif, ou grâce à lui, la dernière pièce de Molière trouve une nouvelle jeunesse, une force comique et une acuité inédite.

La Provence – 9 mai 2009 – « Le Malade imaginaire en soins intensifs »

## **PLANNING DE CRÉATION**

**CRÉATION 2018 le 28 septembre pour l'ouverture de l'Espace des Arts, Scène nationale Chalon-sur-Saône**

travail échelonné de la saison 16/17

à la saison 18/19

Du 14 au 25 novembre 2016 à la Gare Franche, Free run : essai 1 et 2 (sortie de labo 25 novembre 2016)

Du 20 au 31 mars 2017 à la Gare Franche, Free run : essai 3 et 4 (sortie de labo 31 mars 2017)

Du 9 au 17 septembre 2017 à la Gare Franche, Free run : essai 5 (dimanche 17 septembre 2017 à 15h pour les Journées Européennes du Patrimoine)

Du 23 au 28 octobre 2017 Théâtres en Dracénie, Free run : travail intergénérationnel sur le rapport au souvenir ayant pour support l'interview, la musique et l'écriture de portraits fictionnels.

Du 26 février au 3 mars 2018 Théâtres en Dracénie,

Free run : travail intergénérationnel sur le rapport au souvenir ayant pour support l'interview, la musique et l'écriture de portraits fictionnels.

Du 20 au 31 mars 2018 à la Gare Franche : répétitions Free run (work in progress)

Du 1er au 6 avril 2018 à la Criée : répétitions Free run (work in progress)

Les 7 et 13 avril 2018 à la Criée : présentation des Free run (work in progress)

Du 11 au 30 juin 2018 à la Gare Franche, répétitions *Happy birthday Sam !*

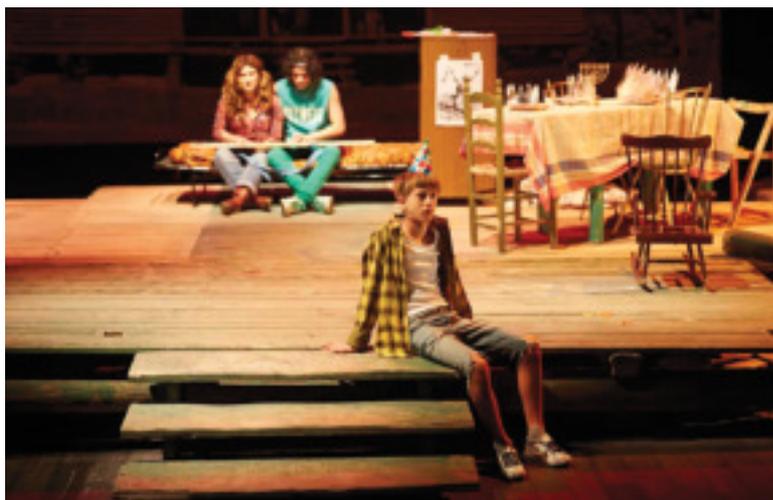
Du 20 au 31 août 2018 à la Gare Franche, répétitions *Happy birthday Sam !*

Du 8 au 26 septembre 2018 à l'Espace des Arts, répétitions *Happy birthday Sam !*

Création le vendredi 28 septembre 2018 à l'Espace des Arts, Scène nationale chalon-sur-saône

# HAPPY BIRTHDAY SAM !

Quentin Laugier / Alexis Moati



**HAPPY BIRTHDAY SAM !**  
Quentin Laugier / Alexis Moati



## **ÉLÉMENTS TECHNIQUES**

Spectacle tout public, jauge à définir

Durée : 1h45

Nombre de personnes en tournée :  
6 comédiens dont 1 enfant, 3 techniciens, un assistant à la mise en scène

Espace scénique minimum requis 10 à 12 m d'ouverture X 7 à 10 m de profondeur  
Idéal format 16:9

Arrivée de la technique et du metteur en scène J-2 ou J-1  
Arrivée des comédiens J-1  
Jeu prévu au 5e service

Volume décor prévu 20 m<sup>3</sup>

---

## **CONTACTS**

Production :  
Philippe Buquet – Directeur  
03 85 42 52 00

Florent Sevestre – Administrateur de production  
florent.sevestre@espace-des-arts.com  
03 85 42 52 04 / 06 66 20 48 08

Technique :  
Georges Gomez : 06 46 49 50 00  
georges.gomez@espace-des-arts.com

Communication :  
Emilie Perricaudet : 03 85 42 52 17  
emilie.perricaudet@espace-des-arts.com

Diffusion :  
Dirk Korell : 06 85 43 55 67  
diffusion@vol-plane.com